Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 98

Artikel: Nansen : à la recherche du Pôle Nord
Autor: Jecker, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-249102

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 19 novembre 1899 N° 98 Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS 27me année | Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS | 27me année *LE PAYS*

NANSEN
à la recherche du Pôle Nord

Après la mort de Barents, la mer glaciale ne fut plus pendant l'espace de 200 ans, parcourue que par des bateaux pêcheurs. Ce n'est que vers la fin du siècle dernier que le capitaine Phipps, accompagné de Nelson, du futur héros de Trafalgar, partit avec deux vaisseaux pour explorer le Spitzberg. Mais bientôt les guerres de l'indépendance des Etats-Unis, et celles de la révolution française et de l'empire détournèrent du pôle nord l'attention des marins anglais. La paix rétablie, on commença à s'en occuper de nouveau. En 1816, le baleinier Scoresby remontait la côte orientale du Groenland jusqu'au 70e degré de latitude. C'était un succès, car jusqu'au 80e degré de latitude, il n'y a pas de pays qui soit si difficilement abordable que la côte orientale du Groenland, à cause des glaces que les courants des régions polaires y accumulent pendant l'été.

Les rapports de Scoresby firent croire qu'on pourrait arriver en Asie par deux voies différentes, l'une passant par la mer de Baffin et par le nord de l'Amérique, l'autre passant entre le Groenland et le Spitzberg. On en était encore un peu à l'idée du géographe Mercator qui mourut en 1594 et qui se représentait le pôle comme un abîme insondable où quatre grands fleuves ou courants allaient se perdre en tourbillonnant, ou bien à celle de Maury qui plaçait une mer libre autour du pôle. Aussi, en 1818, l'amirauté anglaise ordonnait à John Franklin de se rendre avec deux vaisseaux au détroit de Behring en passant par le pôle nord. On lui disait dans ses instructions : « Vous vous arrêterez longtemps au pôle nord pour y faire des observations exactes. Vous vous dirigerez ensuite directement vers le détroit de Behring. » Franklin ne put que revenir, sans avoir vu le pôle, après une lutte impuissante contre les glaces et contre tous les éléments déchaînés.

Deux autres vaisseaux, commandés par Ross et par Parry, avaient reçu l'ordre de partir en même temps que Franklin pour explorer la route passant par la mer de Baffin. Ross et Parry revinrent aussi sans avoir trouvé le passage tant désiré.

Un des officiers de Franklin dépeint en ces termes les gémissements des vaisseaux craquant sous les étreintes de la glace : « Il est impossible à la langue humaine d'exprimer l'horreur de ce désert de glaces qui craquent de toutes parts. Jamais je n'ai eu plus belle occasion d'admirer le courage de l'homme. Au milieu des mugissements des amas de glaces, on entendait le commandement calme et décidé de notre chef, John Franklin. Sur le vaisseau qui tremblait et craquait dans toutes ses parties, qui tantôt se soulevait et tantôt s'enfonçait, l'équipage exécutait les ordres reçus, comme si nous eussions vogué sur la mer la plus tranquille. » Peu s'en fallut que les vaisseaux de Franklin ne fussent écrasés ; fortement endommagés, ils furent bientôt contraints de rentrer dans les ports de la Grande-Bretagne.

Le navigateur anglais Parry qui avait accompagné Ross dans la mer de Baffin en 1818 fit un voyage au Spitzberg en 1826, avec deux vaisseaux.

De la pointe nord de l'une des îles de l'archipel il voulut gagner le pôle à l'aide de traîneaux qui pouvaient au besoin se changer en canots. Il rencontra des difficultés plus grandes qu'il n'avait supposé. Les glaces qui couvrent la mer polaire ne sont pas unies comme celles de nos étangs et de nos lacs. Ce sont d'immenses blocs qui se pressent et se poussent sans cesse. Cette course en traîneaux, a dit l'un des voyageurs qui y ont participé, ressemblait à celle qu'on tenterait, pour sortir de Londres, non pas en suivant les rues, mais en choisissant la ligne droite et en escaladant les toits des maisons. Nos voyageurs avaient une autre difficulté plus grande encore à surmonter. Un courant les repoussait constamment vers le sud. Lorsqu'ils s'imaginaient avoir avancé de deux milles marins vers le nord, ils constataient qu'ils n'avaient presque pas changé de place, que le courant les avait fait rester à peu près à leur point de départ. Malgré tout Parry atteignit, le 23 juillet 1827, 82 degrés 45 minutes, c'est-à-dire une latitude à laquelle personne avant lui n'était encore parvenu. Pour honorer sa mémoire, les géographes ont donné son nom à une petite île située au nord de l'archipel du Spitzberg ainsi qu'à la chaîne des îles les plus septentrionales de l'Amérique.

Pendant les trente années qui suivirent, toute l'attention des navigateurs et du monde civilisé se porta vers le nord de l'Amérique où l'on cherchait soit un passage pour arriver au détroit de Behring, soit une voie pour atteindre le pôle.

De nouvelles expéditions dans la mer polaire, faites surtout par des Suédois, eurent lieu en 1858, 1861, 1864, 1868 et 1872. En 1863, le baleinier norvégien Carlsen fit pour la première fois le tour de l'archipel entier du Spitzberg. Les Allemands, à leur tour, apparurent au Spitzberg, en 1868, sous les ordres du capitaine Koldewey. En 1870, le lieutenant-colonel wurtembergeois Charles de Waldburg Zerl-Trauchburg explora le Spitzberg en compagnie du voyageur Heuglin. Celui-ci détermina l'étendue vers l'O-

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 19

L'anneau d'argent

Il se leva brusquement, et s'en alla, d'un pas rapide, tout tremblant d'une émotion qui toucha et peina profondément la marquise. Oui ! un jour, un moment viendrait, allait venir, où ce cœur primitif, cette âme naïve et tendre seraient déchirés, où cette grande tendresse dont il l'enveloppait serait changée en ruine et en douleurs. Cet être jeune, bon, sincère, l'aimait d'une passion aveugle, dévouée, absolue que jamais elle n'avait rencontrée parmi les nombreux gentilshommes qui lui avaient fait une cour assidue ; ils songeaient plus à obtenir des succès flatteurs pour leur vanité qu'à toucher véritablement son cœur.

Elle eût demandé à Pierre le sacrifice de sa vie qu'il la lui eût donnée ; elle le sentait si bien à elle, de tout son cœur, de toute son âme, comme il l'avait dit en son simple langage de paysan.

Elle restait assise là, sur ce foin embaumé, oubliant l'heure, le temps, la situation singulière où elle se trouvait, absorbée dans une profonde rêverie.

Quelle femme, même la plus belle, la plus aimée, n'est touchée de l'amour qu'elle inspire ? Certes, pas un instant la marquise ne séparait son cœur et sa pensée de celui qui était tout pour elle, qui, loin, là-bas, restait exposé aux plus terribles dangers, et dont la vie si chère pouvait lui être brusquement ravie. Mais elle ne pouvait s'empêcher de ressentir, pour cet être sincère et si épris d'elle, une sorte de pitié attendrie. Aussi, éprouvait-elle comme une espèce de honte de le tromper ainsi, et trouvait peu digne de sa loyauté de l'entretenir dans une illusion si dangereuse pour lui.

Mais, que lui dire ? N'y avait-il pas tout à craindre d'une telle déception, d'une rancune, d'une jalousie capables peut-être des pires conséquences ?

« Songez, chère amie, quel otage précieux vous seriez aux mains de nos ennemis ! »

Ces paroles de son mari flamboyaient soudain dans sa mémoire. Elle frémit et se dit qu'il fallait à tout prix gagner du temps en laissant le pauvre Pierre vivre dans son espoir et dans son rêve.

Elle rentra donc, toute songeuse, près de la mère Fauchard, souhaitant encore plus de voir cesser son exil, et se reprochant un peu aussi de trouver une douceur singulière à se sentir l'objet d'une telle adoration.

Mais une épreuve encore plus difficile lui était réservée.

Une semaine encore se passa sans que rien vint troubler l'uniformité des longues heures